

Réflexions d'un citoyen sur ce qui interesse le plus essentiellement le bonheur de tous les ordres de la société, adressées à l'Assemblée Nationale, specialement sur l'éducation, les subsistances, la santé, les mœurs et l'ordre public / [Guillaume Daignan].

Contributors

Daignan, Guillaume, 1732-1812.
France. Assemblée nationale.

Publication/Creation

Paris : Lamy, [1789]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/nc8ex8cg>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

51

19567/p

Daignan, Réflexions.

C

IX

24

la matrice s'affaissait en cet endroit. Il m'a fallu beaucoup de peine pour acquiescer à la conviction que c'est la vésicule externe qui se détache alors; mais je n'ai jamais pu parvenir à l'extraire pour en étudier la formation et reconnaître la disposition actuelle des villosités à surface. L'époque suivante, pendant laquelle on peut extraire l'œuf entier de l'utérus, nous apprend qu'alors les petites villosités de la zone s'insinuent dans les parois des glandes utérines, et produisent une union telle qu'en raison de l'excessive finesse actuelle de la zone, il n'y a pas possibilité d'opérer une séparation. On ne parvient pas non plus chez la chienne, comme chez la lapine, à détacher l'épithélium de la membrane muqueuse utérine, et à obtenir de cette manière l'œuf. Ici non plus je n'ai aperçu aucune trace ni d'exsudation autour de l'œuf, ni de formation d'une caduque ou d'une membrane adventive (Coste); je puis donc dire qu'il ne s'effectue rien de semblable. Je ferai savoir ailleurs comment les choses se passent plus tard. Après que la vésicule extérieure, la zone, a éclaté, ce qui, comme je l'ai dit, est fort difficile à remarquer, on voit apparaître, dans son intérieur, la seconde vésicule, longue de près de deux lignes, sur une ligne de large, et encore tout-à-fait libre. Je suis persuadé que plusieurs des observateurs qui m'ont précédé, par exemple Mérovost et Dumas, ne s'étaient point aperçus de l'existence d'une vésicule extérieure ni de sa déchirure, et qu'ils regardaient celle qu'on aperçoit en ce moment comme constituant l'œuf entier, ce qui fait qu'ils n'attribuaient qu'une seule enveloppe à ce dernier. D'autres, par exemple Baer, ont peut-être cru que l'ovule était enveloppé ici d'une couche d'albumine très liquide, dont ils remarquaient l'écoulement à l'ouverture de la matrice. Mais lorsqu'on prend en considération les périodes précédentes, qu'on opère avec le plus de ménagement

1) *Epistola*, p. 9, fig. V, b.

manière d'envisager la caduque est juste, l'œuf humain ne saurait être libre comme celui des mammifères.

Un troisième cas, observé par Thompson, n'offre pas plus de certitude, parce que les circonstances sont demeurées inconnues. On trouva un corps jaune, une caduque, et dans celle-ci une vésicule limpide nichée dans le côté de la matrice correspondant au corps jaune. Mais cette vésicule était très délicate, et elle creva quand on y toucha, ce qui fit qu'on ne la regarda pas comme un œuf, qui cependant aurait dû être constitué précisément ainsi (2).

Wharton John décrit un quatrième œuf qui se trouvait, dit-on, à la période de développement dont nous parlons ici. Cet œuf était composé de deux vésicules, l'une externe, dont une partie de la surface était parsemée de villosités, l'autre interne, sans nulle trace d'embryon. John considéra la première comme chorion, et la seconde comme vésicule blastodermique (3).

Enfin Volkmann croit avoir trouvé, chez une jeune femme morte par accident, un œuf qui remontait à cette époque reculée. Extérieurement on voyait une enveloppe villieuse, que l'auteur croit être la caduque réfléchie. Elle renfermait un chorion garni de petites villosités claviformes, et d'une ligne trois quarts de diamètre, qui contenait une substance rougeâtre, ayant la forme d'un sac; cette substance remplissait parfaitement le chorion, et elle était tapissée d'une membrane particulière, extrêmement mince, que Volkmann considère comme vésicule blastodermique (4).

(1) *Catalogue of the Museum of the royal College of surgeons in London*, vol. V, p. 137, note.

(2) *Edinb. med. and surg. Journ.*, n° 140, p. 119, 1839.

(3) *Philos. Trans.*, 1837, P. II, p. 341, obs. 5.

(4) MULLER, *Archiv*, 1839, p. 218.

C. IX. 24

1956

685

R É F L E X I O N S

D'UN CITOYEN

*SUR ce qui intéresse le plus essentiellement le
bonheur de tous les Ordres de la Société, adres-
sées à l'Assemblée Nationale, spécialement sur
l'Education, les Subsistances, la Santé, les
Mœurs & l'Ordre Public.*

PAR M. G. DAIGNAN, Médecin ordinaire du Roi,
Consultant des Camps, des Armées & des Hôpitaux de
S. M., ci-devant premier Médecin de ses Armées de
Bretagne & de Genève.

Suum cuique.

A P A R I S.

Chez LAMY, Libraire, Quai des Augustins,
Et chez les MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.





RÉFLEXIONS

D'UN CITOYEN

*SUR ce qui intéresse le plus essentiellement le bonheur
de tous les Ordres de la Société, adressées à l'As-
semblée Nationale, spécialement sur l'Education,
les Subsistances, la Santé, les Mœurs & l'Ordre
Public.*

..... « IL est rare que , dans les affaires
» publiques & nationales , les plus honnêtes gens
» ne soient aussi les plus habiles ». . . . Règlement
du Roi du 24 Janvier 1789.

D'APRÈS cette maxime générale que je crois
d'autant plus fondée , qu'elle émane du cœur du
meilleur des Rois , qu'elle a été dictée par cet
amour vraiment paternel , dont il n'a cessé de
donner des preuves depuis qu'il est sur le Trône ,
& qu'elle a été énoncée par le Ministre le plus
sage , le plus vertueux , le plus judicieux , & quoi-
qu'on en puisse dire , au moins en apparence , le

mieux intentionné ; chacun peut & doit dire franchement ce qu'il pense sur tout ce qui intéresse le bien général & commun de tous.

CEPENDANT , comme nous devons espérer que les Etats-Généraux seront composés de manière qu'il s'y trouve des hommes également zélés & instruits sur tous les grands objets qui doivent y être traités , il convient que chacun se borne à ce qui est de sa compétence , & dont il est plus en état de juger par ses lumières , par ses connoissances & par son expérience , & qu'il s'en rapporte avec confiance aux autres sur les objets dans lesquels il n'est pas versé.

AINSI , n'ayant jamais eu ni motif , ni occasion , de m'occuper sérieusement de la Constitution de l'Etat , ni de la Législation , ni de l'Administration , ni de l'exercice de la Justice , soit civile , soit criminelle , ni de l'Agriculture , ni du Commerce , ni des Finances , je me donneroie bien de garde d'avoir une opinion particulière sur aucun de ces grands objets.

PAR la raison du contraire , après avoir passé toute ma vie à méditer , avec toute l'attention dont

j'ai été capable , sur la constitution de l'homme , sur l'ordre de son développement & de son dépérissement , sur ses facultés physiques & morales , sur sa condition , sur ses talens , sur ses vertus , sur ses vices , & sur-tout sur ses maux , les misères & les accidens auxquels il est exposé dans l'état de société , & enfin sur les devoirs envers cette même Société , je me crois fondé à exposer librement mes réflexions sur tous ces objets , pour faire voir au Gouvernement , que , sans une vigilance particulière de sa part sur tous les besoins de l'homme , quoi qu'il puisse faire , le plus grand nombre de Citoyens ne peut être que méchant , corrompu , misérable & malheureux.

CES besoins étant infiniment trop multipliés pour pouvoir les examiner ici en détail , je les réduis à cinq Classes générales qui les comprennent tous dans l'ordre qui suit ; savoir :

1°. BESOINS de l'éducation ; 2°. Besoins de la subsistance ; 3°. Besoins de la santé ; 4°. Besoins de la surveillance des mœurs ; 5°. Besoins de l'ordre public.

EN considérant tous ces objets ensemble , tels qu'ils sont aujourd'hui , & que nous les voyons ,

je n'hésite pas de dire que toutes nos institutions , qui y sont relatives , sont admirables dans leurs motifs & dans leur principe; mais que dans l'exécution & dans l'administration , elles sont toutes on ne peut pas plus vicieuses & dirigées sur des plans & des maximes , on ne peut pas plus éloignées du but qu'on se propose.

DE L'ÉDUCATION.

PAR rapport à l'Éducation physique & morale , je ferai remarquer ,

1°. QUE la méthode qu'on a suivie jusqu'ici , & qu'on paroît disposé à suivre encore , est absurde & inconséquente en tous points.

2°. QUE plus on a écrit pour simplifier & perfectionner cette méthode , plus on l'a compliquée , & plus on l'a embrouillée.

3°. QUE cette méthode partant d'un faux principe , puisqu'elle suppose dans les enfans des idées , de l'intelligence & du jugement , tandis qu'ils n'ont que des sensations , d'où naissent successivement les idées , l'intelligence , le jugement & la raison , à mesure que leur physique & leur

moral se développent , & que leurs besoins s'étendent , il est de toute impossibilité que cette méthode puisse jamais être bonne.

4°. QUE cette méthode étant diamétralement opposée au vœu de la nature , puisqu'elle captive , enchaîne & tourmente continuellement les enfans par l'application qu'elle exige , & dont ils ne sont pas capables , bien loin de contribuer à perfectionner leur physique & leur moral , ne peut que nuire à l'un & à l'autre.

5°. QUE par conséquent il faut en chercher une autre , & que , pour ne plus se tromper dans le choix , il faut soumettre à un examen sévère tout ce qu'on pourra proposer à ce sujet.

6°. QUE la préférence doit être donnée à la méthode qui sera la plus propre à développer en même tems les facultés physiques & morales , & à être adaptée à l'âge , aux forces , aux dispositions , à l'état de santé , à la condition , au rang & à l'état dans lequel ils sont nés ou qu'ils doivent avoir dans la suite , & qui enfin pourra être facilement pratiquée , en les amusant , en les exerçant en plein air & en pleine liberté.

7°. QUE telle méthode qu'on adopte , l'éducation doit être publique & générale , mais susceptible de différentes modifications , selon l'objet qu'on se propose , selon la portée du génie , selon les dispositions , le goût & le penchant des enfans , sans jamais pouvoir nuire à la santé par la contrainte & par l'application qui sont le poison de l'enfance.

8°. QUE par conséquent il faut porter la réforme non-seulement dans les Ecoles , mais encore dans les Colléges & dans les Universités , & surtout dans ces Institutions modernes , soit-disant destinées à l'éducation des Militaires & de la jeune Noblesse , décorées de grands noms & puissamment protégées , où , sous prétexte d'une instruction plus recherchée , on ne met que de la confusion dans les idées , & on ne donne que des leçons d'amour-propre , d'orgueil , de vanité , de domination , d'insubordination , & de ce mépris pour les simples Citoyens , qu'on affecte aujourd'hui , avec tant d'éclat , au détriment de la chose publique.

9°. QUE pour le faire avec fruit , au-lieu de continuer à y laisser enseigner , comme on fait dans les unes & dans les autres des règles sèches &

arides & des mots vuides de sens ; le but doit être d'y faire enseigner *des choses*.

1°. QUE pour cet effet il faut avoir pour principe , pour base & pour maxime générale de la méthode qui sera adoptée , de s'adresser d'abord *aux sens & aux organes* , au - lieu de s'adresser , comme on fait , à l'imagination ; de manière que tous les objets d'instruction soient dirigés à ce qui peut affecter les sens & les organes , jusqu'à ce que les enfans soient parvenus à-peu-près à leur parfait développement ; parce que ce n'est qu'alors qu'ils sont susceptibles d'une application suffisante , pour saisir le rapport des choses & la liaison des idées relatives aux objets intellectuels , ou purement métaphysiques & moraux.

11°. QUE , quelle que soit la méthode , l'instruction doit suivre , au-lieu d'intervertir , comme dans la méthode ordinaire , la marche & l'ordre des opérations de l'esprit humain.

12°. QUE cette marche étant graduelle & successive , les progrès de l'esprit doivent l'être aussi ; & que ses opérations étant bornées , se réduisent 1°. à acquérir des idées , ou à concevoir ; 2°. à énoncer ses idées , ou à parler ; 3°. à ordonner

ses idées , ou à penser ; 4°. à combiner ses idées & à les appliquer aux choses sensibles & insensibles , selon ses besoins , ou à opérer mécaniquement (a) , à raisonner & à procéder conséquemment ; 5°. à combiner ses idées selon ses propres besoins & ceux des autres , pour régler sa conduite & la leur , ou à gouverner ; 6°. à appliquer ses idées à l'ordre dicté par la raison & conforme aux règles de la justice naturelle , positive & de convention , ou à juger.

TOUTES les connoissances humaines devant suivre cette marche , peuvent être partagés en autant de classes qu'il y a d'opérations de l'esprit ; & leur enseignement doit être dirigé dans le même ordre , si l'on veut favoriser nos facultés intellectuelles , & ne pas contrarier perpétuellement le vœu de la nature , ce qu'on a fait de tout tems , puisque l'éducation de l'enfance commence partout par des signes de convention & par des idées

(a) La Physique comprend toutes les choses sensibles , & la Métaphysique toutes les choses insensibles. Dans la première de ces Sciences , les idées doivent être ordonnées & combinées selon les règles de la mécanique. Dans la seconde , elles doivent être ordonnées & combinées , conséquemment à la justesse du raisonnement , fondé sur les principes du bon sens & de la droite raison.

abstraites qui ne peuvent faire aucune impression sur les sens.

Voyez le Tableau des variétés de la vie humaine & la dissertation sur la gymnastique des enfans convalescens , infirmes , foibles & délicats..

D E L A S U B S I S T A N C E.

APRÈS les besoins de l'esprit viennent naturellement ceux du corps (a) , qui ne sont pas moins pressans , & qui n'exigent pas moins d'ordre , de vigilance , de soins & d'attention. Ce qu'il y a à remarquer essentiellement relativement à ces besoins , c'est 1^o. qu'ils sont relatifs aux circonstances , au tems , au lieu & aux personnes , puisque ce qui suffit à l'un dans un moment , ne lui suffit pas dans un autre moment , ni à tout autre dans aucun tems.

2^o. QUE , parmi ces besoins , il y en a de si pressans , qu'ils sont de première nécessité , c'est-à-dire , d'une nécessité si absolue , que l'homme est exposé à périr , si on n'y pourvoit pas. Les besoins de ce genre sont la nourriture , le vêtement , le logement & le chauffage.

(a). Dans l'ordre de la nature , les besoins du corps sont les premiers ; dans l'ordre de la Société & de l'Administration , ceux de l'esprit méritent la préférence.

3°. QUE la nourriture étant le premier de ces besoins , d'où naissent tous les autres , est l'objet sur lequel on doit diriger toutes les attentions ; & qu'un Gouvernement sage doit prendre des précautions , pour que les riches , comme les pauvres , ne puissent jamais manquer du nécessaire à cet égard.

4°. QUE dans une Monarchie aussi vaste & aussi puissante que la France , & que la Providence a si abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie , il n'est rien de si facile , puisqu'il suffit pour cela d'établir , dans chaque Province , un grenier public.

5°. QUE cette précaution , en mettant les Citoyens à l'abri des funestes effets des calamités publiques , dépendantes des évènements & de l'irrégularité des saisons , suffit seule pour pouvoir laisser , en tout tems , sans inconvénient , un libre cours à l'exportation du superflu ; pour prévenir le monopole , & éclairer la conduite des Accapareurs.

6°. QUE cette même précaution est un des plus sûrs moyens d'animer le Commerce dans toutes les parties du Royaume , d'exciter les talens , de

favoriser l'industrie , & de diminuer l'extrême misère du peuple , qui devient la source de tous les défordres.

7°. QUE , moyennant cette précaution , non-seulement on ne fera jamais exposé à voir manquer aucunes denrées de première nécessité , mais que leur prix sera dans une juste proportion avec les besoins & les facultés de toutes les Classes de Citoyens qui auront quelque genre d'industrie , avec une bonne conduite ; & qu'il résultera de-là , qu'en suivant le penchant d'un cœur sensible , compatissant & généreux , naturel aux Français , les personnes aisées de tous les Ordres se trouveront en état de soulager les malheureux.

8°. QUE dans l'état actuel des choses , après l'excès de misère que le peuple a éprouvé dans les années rigoureuses , notamment dans celle ci , & ce qu'il éprouve encore aujourd'hui , malgré les secours qu'on lui a prodigués de toutes parts , l'état des pauvres devient un des objets le plus essentiel de la sollicitude du Gouvernement.

9°. QUE l'inutilité des moyens qu'on a employé de tout tems , & le peu de succès de ceux qu'on a paru chercher avec plus de soin depuis

quelques années , pour extirper la mendicité ; prouvent que tous ces moyens sont illusoires.

10°. QUE s'il n'est pas démontré par l'expérience , on a du moins de fortes raisons de présumer que ce malheur dépend moins de la disproportion des secours aux besoins , que d'un vice radical dans la conduite des pauvres , ou dans celle de ceux qui sont chargés de leur distribuer des secours , & peut-être dans celle des uns & des autres.

11°. QUE , par le plus léger apperçu , il est facile de voir que tant qu'on fera les charités , comme on les fait , la misère & les misérables augmenteront dans la mêmes proportions que les charités augmenteront elles-mêmes , sans qu'ils soient plus foulagés.

12°. QU'EN donnant à ceux qui demandent , on ne donne pas toujours à ceux qui souffrent le plus , parce que la misère cachée est encore plus grande que celle qu'on voit ; qu'on ne donne pas assez aux mendiants , pour les empêcher de demander ; qu'on les engage au contraire à continuer de demander , & que leur exemple en entraîne d'autres.

13°. QU'EN ne donnant qu'au moment du

besoin , supposé même qu'on donne en proportion du besoin , bien-loin de faire cesser le besoin , ou de le diminuer , on ne fait au contraire que l'entretenir , & qu'on ne peut pas l'entretenir sans l'augmenter , parce qu'un besoin en attire un autre.

14°. QUE tous les malheurs & toutes les misères suivent le besoin ; car le besoin produit l'oïveté , la paresse , le découragement , le libertinage , la crapule & la débauche , d'où naissent , à leur tour , les maladies , les crimes & souvent le désespoir , sur-tout dans les âmes sensibles.

15°. QUE si on étoit bien décidé à extirper la mendicité à demeure , il ne faudroit que quatre choses.

1°. RÉDUIRE les pauvres à trois Classes , celle des orphelins , celle des infirmes & des estropiés , & celle des vieillards sans ressources.

2°. OCCUPER les nécessiteux valides , selon leur état , en le payant à proportion , & en les faisant seconder , autant qu'il seroit possible , par les vrais pauvres.

3°. METTRE les uns & les autres sous la

protection & sous la direction des personnes les plus honnêtes & les plus charitables de chaque état respectif, pour surveiller leur conduite, & y maintenir tellement l'ordre, qu'ils ne fussent pas libres de travailler ou de ne pas travailler; il faudroit encore pour cela les assortir entr'eux, & les distribuer en familles, qui s'aideroient mutuellement, & qui réunies formeroient une Classe honnête, qui pourroit être spécialement chargée de la propreté & de la sûreté publiques. Cette Classe bien dirigée pourroit suppléer, à beaucoup d'égards, la Maréchaussée qu'on se propose, dit-on, d'augmenter.

4°. FAIRE une masse des charités publiques & particulières, & former des ateliers communs de chaque profession, toujours ouverts aux nécessiteux valides, pour avoir une connoissance exacte de leur état, de leurs talens, de leurs besoins; afin de balancer les produits de leur industrie avec celui des charités, pour aviser ensuite aux moyens d'y suppléer, lorsqu'ils ne suffiroient pas, ou pour les faire valoir, lorsqu'ils feroient excédans au profit des vrais pauvres & des nécessiteux valides, qui dès lors sortis de l'état humiliant où ils sont, formeroient la Classe honnête dont nous venons de parler.

DE

D E L A S A N T É.

CE seroit ici le lieu de ranimer & d'exciter puissamment le zèle de toutes les ames sensibles, si les monumens, qui existent par-tout, n'attestoient pas qu'on a épuisé tout ce qu'on pouvoit attendre de la pitié, de la compassion, de la charité & de toutes les vertus chrétiennes, pour assurer des asyles à l'humanité souffrante.

IL n'y a point de Ville un peu considérable, qui n'ait un ou plusieurs Hôpitaux, des Hospices, des Infirmeries, des Maisons de Charité, des Maisons de Santé, des Retraites & différens autres Etablissements de ce genre, pour les pauvres malades & pour les malheureux. Par-tout on trouve des Officiers de Santé, qui se font un devoir, ou qui sont stipendiés pour les secourir, & des Corps Religieux spécialement voués pour les servir; & par-tout on remarque un zèle au-dessus de tous les éloges, que la véritable piété peut seule inspirer.

SI on considère ces Etablissements dans leur Institution, il n'y a rien de si admirable; c'est tout ce que les hommes ont pu imaginer & faire de plus divin.

Si on les considère dans leur Administration & dans la manière dont ils sont gérés , il n'y a , en général , rien de si vicieux , rien de plus affligeant , rien de plus humiliant , rien de plus révoltant , rien de plus désespérant. Je ne citerai sur cela que des preuves de fait , & je les emprunte de deux Ouvrages très-récens , qui ne sont pas suspects ; du Rapport de l'Académie Royale des Sciences sur l'Hôtel-Dieu de Paris , & du très-excellent Ouvrage de M. Tenon , à l'appui de ce Rapport. Il est dit dans l'un & dans l'autre de ces Ouvrages , & particulièrement dans le dernier , qu'à Edimbourg

la perte des malades est de . . .	I	sur 25 $\frac{1}{2}$
à St-Denis de	I	15 $\frac{1}{8}$
à Lyon de	I	$\left\{ \begin{array}{l} 13 \frac{2}{3} \\ 11 \frac{1}{3} \end{array} \right.$
à Vienne en Autriche de . . .	I	$\left\{ \begin{array}{l} 13 \frac{1}{5} \\ 12 \frac{1}{2} \end{array} \right.$
à Rome de	I	11
à Etampes de	I	10 $\frac{1}{2}$
à Rouen de	I	10
à Versailles de	I	8 $\frac{2}{5}$
à Londres de	I	8 $\frac{1}{3}$
à la Charité de Paris de . . .	I	7 $\frac{1}{2}$
à l'Hospice de St-Sulpice de . .	I	6 $\frac{1}{2}$
à l'Hôtel-Dieu de Paris de . . .	I	4 $\frac{1}{2}$

GRANDS Dieux ! quel carnage ! Jamais la

guerre , la peste , la famine , la rage , la foudre & tous les fléaux réunis , n'en firent un pareil.

REMARQUEZ qu'il n'est nulle part aussi extrême qu'à Paris & qu'à l'Hôtel Dieu de Paris , dans la Capitale de la Nation la plus compatissante , la plus douce , la plus humaine , la plus polie , la plus sensible , la plus charitable , la plus éclairée. A l'Hôtel-Dieu de Paris ! N'est-ce pas une dérision ? n'est-ce pas une injure faite à la Divinité ? n'est-ce pas une impiété ? Que dis-je ? n'est-ce pas un sacrilège que d'appeller ainsi le gouffre , où s'engloutit tous les jours l'espèce humaine ?

AJOUTEZ à cela que , d'après les détails de M. Tenon lui-même , qui ne sont que trop vrais , si on comptoit les femmes accouchées & les enfans qui sortent de cette Piscine infecte , pour aller mourir ailleurs , la perte seroit au moins de 1 sur 3.

AJOUTEZ encore que , d'après ces mêmes détails , la mort est un des moindres maux de ce lieu d'horreur & de carnage ; que si on pouvoit apprécier l'excès de cruauté & de barbarie qui s'y exerce sous toutes les formes & sous le masque de la charité , on seroit forcé de convenir que la déno-

mination de *Boucherie du genre-humain* , est un terme trop doux, pour désigner cet antre du *Désespoir* , qui est plutôt la vraie image que le simple emblème de l'*Enfer* (*a*).

(*a*) Je ne crois pas qu'il y ait dans l'Univers entier un lieu aussi horrible, aussi affreux, aussi détestable, aussi anti-humain, que l'Hôtel-Dieu de Paris, si ce n'est Bicêtre, son digne pendant. J'étois fort jeune lorsque j'eus occasion d'y entrer, en me promenant de ce côté. Mon cœur fut si affecté de toutes les horreurs que j'y vis en moins d'une heure, que je regrettai de me trouver dans la classe des humains, & que j'en fus malade pendant plus de six mois, d'une sombre mélancolie, qui approchoit beaucoup de la maladie du pays *Nostalgia*, que je ne viens à bout de vaincre qu'en prenant la forte résolution de m'occuper toute la vie des misères humaines. J'ai tenu jusqu'ici ma parole. Le souvenir qui m'en reste , & l'impression que j'en ressens toutes les fois que j'y pense, est si forte & si désagréable, que je ne me sens pas en état d'en parler, sans que la plume me tombe des mains. Cependant, comme il est essentiel de faire connoître ce Tartare , je vais emprunter un passage des études de la nature par M. Bernardin de Saint-Pierre, sur les Maisons de Force où l'on enferme les fous, qui en donnera une idée assez exacte , quoique bien foible , ainsi que de tous nos autres établissemens publics de cette espèce.

« Parmi nous , dit cet inappréciable Auteur, unique dans son genre, le nombre de fous enfermés est très-grand. Il n'y a point de Ville de Province un peu considérable, qui n'ait une Maison destinée à cet objet. Leur traitement y est certainement

PARMI les abus innombrables de cette maison infernale , il y en a deux qui de tout tems ont plus fixé notre attention , & qui frappent tout le monde , parce qu'ils sont les plus intolérables , les plus révoltans , & les plus destructifs.

LE premier consiste en ce que , malgré les lu-

digne de pitié , & mériterait l'attention du Gouvernement , puisqu'enfin , si ce ne sont plus des Citoyens , ce sont des hommes , & des hommes innocens. Lorsque je faisois mes études à Caen , je me rappelle en avoir vu dans la Tour aux fous , qui étoient renfermés dans des cachots où ils n'avoient pas vu la lumière depuis 15 ans. J'accompagnai un soir , dans une de ces horribles cavernes , le bon Curé de St-Martin , chez lequel j'étois en pension , & qui fut appelé pour administrer les derniers Sacremens à un de ces malheureux qui étoit prêt d'expirer. Il fut obligé , ainsi que moi , de se boucher le nez pendant tout le tems qu'il fut auprès de lui ; mais la vapeur , qui s'exhaloit de son fumier , étoit si infecte , que mon habit en conserva l'odeur plus de deux mois , & même mon linge , après avoir été plusieurs fois au blanchissage.

Voilà un échantillon qui peut donner une foible idée de Bicêtre. Il seroit bien à souhaiter que M. Tenon en eût fait une analyse aussi exacte que de l'Hôtel-Dieu de Paris , dont les détails , quoique révoltans , seroient peut-être plus supportables que ceux de ce repaire abominable.

mières du siècle , on y conserve encore tout les anciens usages les plus absurdes , qui y ont été introduits par l'ignorance & par la barbarie ; entre autres celui d'y préférer les lits de plume , qui est de toutes les matières la plus propre à conserver & à propager la contagion , & d'entasser dans chacun de ces lits , qui sont à quatre rangs dans presque toutes les Salles , jusqu'à huit personnes , qui y deviendroient nécessairement malades , si elles se portoit bien.

LE second de ces abus consiste, en ce qu'au milieu de l'assemblage de tous les maux les plus graves , les plus compliqués , les plus désespérés & par conséquent les plus embarrassans , il y a huit ou dix Médecins qui font leur besogne chacun séparément , sans jamais se rien communiquer , & un seul Chirurgien Major , qui , fier de cette espèce de souveraineté , coupe , taille & rogne de son côté , toujours sans hésiter , & sans jamais avoir l'air de douter. Il y a plus ; c'est qu'avec la certitude confirmée par l'expérience de tous les tems , que certaines opérations n'y ont jamais réussi , entre autres , celle du trépan , on ne manque pas de trépaner , comme de faire telle autre opération que ce soit , toutes les fois que l'occasion s'en présente.

CONNOISSANT en général, car il est difficile de les connoître en particulier, les rubriques de cet enfer anticipé, comme je les connois depuis plus de 35 ans, je mets en fait, que si on établissoit des cabanes dans la plaine de Grenelle, pour y déposer sur la paille les malades qu'on reçoit journellement à ce prétendu Hôtel-Dieu, sans autre secours que la nourriture, les boissons appropriées, & la propreté, il en périroit la moitié moins.

CEPENDANT, d'après tous ses détails qui pétrifient l'ame, & qui feroient impression sur un cœur de bronze, M. Tenon conclut & propose d'établir quatre nouveaux grands Hôpitaux à Paris. Ne feroit-il pas plus juste, plus raisonnable & plus conséquent, de conclure qu'il faut les détruire tous de fond en comble? Mais non.

LA destruction est l'extrême des abus. Nous en avons un exemple frappant dans la suppression encore récente des Hôpitaux Militaires, dont on se charge de démontrer, quand on voudra, l'inconséquence, l'absurdité, les suites funestes, & peut-être les vues criminelles de ceux qui l'ont imaginée, par le dommage qui doit nécessairement en résulter & qui en résulte, dès-à-présent, pour le Roi, pour l'Etat & pour l'humanité.

CET objet mérite d'autant plus l'attention particulière du Roi & de la Nation réunis , que c'est un attentat conçu & exécuté méchamment , de dessein prémédité , & avec connoissance de cause des maux qui devoient s'ensuivre , prévus , annoncés & démontrés jusqu'à l'évidence , avec des moyens à la main , & des soumissions , pour corriger , autant qu'il est possible , les abus de ce service ; moyens qui ont été constamment rejetés par les ames viles & vendues à l'iniquité , qui le dirigeoient. Pour tout dire en un mot , cet attentat a été commis au mépris des représentations & des réclamations les plus formelles de l'équité , de la justice & de la raison ; contre l'intérêt des Troupes , manifestement lésé , contre les intentions du Roi , au détriment de sa gloire , de sa grandeur , de sa puissance , & sur-tout de sa bienfaisance qui a servi de modèle , pour les changemens utiles qu'on a faits à son exemple , aux établissemens de ce genre , dans presque toute l'Europe.

DE tous les abus d'autorité , il n'en est pas un dont les suites puissent être plus funestes à tous égards. Pour s'en convaincre , il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la ridicule , ou plutôt la monstrueuse forme du Conseil & du Directoire de Santé , & du *Tripot* des prétendus Hôpitaux Ré-

gimentaires , confiés à des gens à qui on suppose des talens & des connoissances , qu'il est de toute impossibilité qu'ils aient , & dont la plupart sont assez honnêtes pour l'avouer , en gémissant de la charge que leur impose , malgré eux , un esprit de vertige , qui trompe sciemment chaque jour le Roi & la Nation. Si on y réfléchissoit un peu , on diroit que ce plan a été imaginé pour miner sourdement les forces de l'Etat , & préparer de loin des succès à ses ennemis. (a).

(a) De tous les Peuples de l'Europe , le Français est le plus léger & le plus inconstant ; tout le monde le fait ; celui dont le moral s'affecte plus aisément , cela doit être par une conséquence naturelle : celui qui , quoiqu'avide de nouveautés , tient le plus à ses maximes , à ses usages , à ses habitudes ; celui dont les passions sont le plus extrêmes ; celui dont le tempérament s'annonce le plus promptement , & s'affermir le plus lentement ; celui qui a le plus à craindre du changement de régime ; celui qui souffre le plus du changement de climat ; & cependant c'est celui qui y est le plus exposé par sa situation au milieu de la zone tempérée , puisqu'il ne peut pas sortir de chez lui , de quel côté qu'il aille , sans passer à un excès de froid ou de chaud. D'après toutes ces considérations , il est aisé de concevoir qu'il doit être plus exposé que tout autre aux maladies , auxquelles il est d'ailleurs disposé par sa constitution & par sa sensibilité naturelle , & que , par conséquent , il mérite au moins qu'on ait pour lui les mêmes attentions qu'on a pour d'autres animaux ,

MAIS revenons aux Hôpitaux en général, & à ceux de Paris en particulier, & voyons si, dans l'état actuel des choses, au-lieu de les détruire ou de les multiplier, il ne seroit pas possible d'en tirer un meilleur parti, d'en corriger les abus, ou au moins de les rendre moins dangereux & moins funestes. Nous croyons tout cela non-seulement possible, mais encore facile.

qu'on ne transfère d'un climat à un autre, qu'avec beaucoup de précaution, lorsqu'on en fait quelque cas.

Il falloit donc des Hôpitaux d'un genre particulier pour nos Troupes. Si nous n'en avions pas eu, il auroit fallu en faire; il faut, par conséquent, rétablir, & le plus promptement possible, ceux qu'on a supprimés si mal-à-propos. Si on ne se presse pas de le faire, & si on continue de laisser les Garnisons huit ans de suite dans le même endroit, j'ose prédire que dans dix ans nous n'aurons ni Milice guerrière, ni Citoyens affectionnés, ni femmes honnêtes. Tout sera corrompu, avili & dégradé par la fréquentation & la longue habitude des Troupes, qui perdront elles mêmes l'esprit de leur métier par l'effet de cette habitude; & la Nation, après avoir été long-tems assoupie par ces mêmes habitudes, restera sans énergie, sans zèle, sans ambition & sans émulation. Qu'on se souvienne qu'Annibal perdit toute sa gloire à Capoue.

C'est en vain que l'on s'efforce d'imiter les Anglais, les Prussiens & les Allemands. Jamais on ne viendra à bout de faire adopter à nos Troupes leurs maximes; jamais on

IL y a à Paris , selon M. Tenon , 48 Hôpitaux , dont 22 pour les malades , 6 où les malades & les valides sont mêlés , & 6236 malades qui y sont traités journellement.

EN repartissant également ces 6236 malades entre les 28 Hôpitaux qui leur sont destinés , il se trouveroit 222 malades pour chaque Hôpital.

ne viendra à bout de leur faire observer , dans les manœuvres & dans les exercices , cette tranquillité , cette uniformité , cette précision , dont le phlegme & la constitution de ces peuples les rendent susceptibles. L'expérience devroit nous en avoir convaincus. Le changement continuel d'exercice , à l'imitation des Etrangers , l'habit-veste , les cols de carton , la croix pour effacer les épaules , l'écuelle de bois pour tondre le soldat ; le chapeau à quatre cornes , les galères de terre , les coups de plat de fabre , &c. , ont certainement coûté à la France plus de 200000 hommes depuis la paix de 1763. Le Français n'est pas fait pour être le singe de qui que ce soit. Il a un caractère à lui , qui peut le faire servir de modèle , & qui lui donnera l'avantage par-tout où il sera bien conduit. Tout inconstant , & tout impatient qu'il est du joug , il est capable des plus grandes choses , si on fait le mener , & en troupe cela n'est pas difficile ; il n'y a qu'à le faire battre & divertir tour-à-tour. Pour animer une armée & lui faire faire des prodiges de valeur , un Général Français n'a pas besoin d'une longue harangue ; deux mots lui suffisent.... Mes enfans , aujourd'hui bataille , demain bal , si la victoire est à nous. Il ne seroit pas plus

S'IL est certain que chacun de ces 28 Hôpitaux n'est pas assez spacieux , ni disposé , pour recevoir 222 malades , il est aussi certain qu'il y en a au moins deux qui , conjointement ou séparément peuvent en recevoir 1200 ; tels que l'Hôtel-Dieu & Saint - Louis , ce qui fait un total

de 2400. ci.	2400
Deux qui pourroient en recevoir 800 , tels que Bicêtre & la Sal- pêtrière , ci.	1600
Deux qui pourroient en recevoir 600 , tels que les Incurables & les Petites-Maisons , ci.	1200
Deux qui pourroient en recevoir 500 , tels que l'Hôpital-Général & ses dépendances , ci.	1000
Deux qui pourroient en recevoir 400 , tels que Sainte-Anne & la Charité , ci.	800
	Total 7000

difficile d'empêcher la désertion. Nous en indiquerons les moyens , quand il en sera tems.

Voilà ce qu'il faut savoir , quand on veut faire une constitution militaire , & ce que ne savoit pas sans doute ce Novateur que le Ciel nous a donné dans sa colère.

VOILA un expédient plus que suffisant , pour placer commodément 6236 malades , puisque le résultat en suppose 7000.

JE sens bien qu'on ne manquera pas de dire que cet arrangement n'est qu'imaginaire , & ce calcul purement idéal. Quoiqu'il me fut très-possible de justifier l'un & l'autre , non par une connoissance bien exacte du local , mais bien par la certitude que j'ai des changemens qu'on pourroit y faire avec moins de dépense qu'il n'en faudra pour un seul des grands Hôpitaux qu'on propose , je ne veux me servir de cette supposition , que pour faire sentir qu'avec moins de dépense encore , il seroit possible de disposer les 28 Hôpitaux & leurs dépendances , de manière que les malades y seroient beaucoup mieux qu'ils n'y sont.

MAIS, en laissant les choses telles qu'elles sont, voici encore un autre expédient plus sûr , plus facile , & sur-tout plus avantageux & plus applicable à tous les Hôpitaux possibles & imaginables.

M. TENON ajoute qu'il y a 14105 pauvres valides , & 15000 enfans trouvés qui , joints aux 6236 malades , forment un total de 35341 indi-

gens qui sont journellement secourus & traités dans les 48 Hôpitaux de Paris.

SUR cela , l'expédient , que j'ai à proposer , est de diminuer le nombre des malades & des pauvres , & je répète que je crois cela non-seulement possible , mais encore très-facile.

POUR diminuer par-tout le nombre des malades & des pauvres , il faut prévenir ou détruire les causes qui produisent les maladies & le besoin , qui les aggravent , qui les compliquent , & qui les rendent incurables ou funestes. Or , quelles sont ces causes ?

IL y en a de générales & de particulières qui tiennent à la constitution , à la situation , à l'état de chaque individu ; & les unes & les autres peuvent être attaquées avec avantage.

LA misère est certainement une des grandes causes des besoins & des maladies du peuple , celle qui les aggrave , qui les complique & qui les rend le plus rebelles. Nous proposons des moyens pour extirper la mendicité , pour animer l'industrie , pour exciter l'émulation dans tous les

états , en pourvoyant à la subsistance de chaque individu. C'est donc un expédient infailible pour diminuer en même tems le nombre des malades & des pauvres. (Voyés ici l'article des subsistances, qui est extrait d'un ouvrage considérable sur la mendicité.)

LE luxe , le libertinage , la crapule , la débauche font une autre cause générale de la misère & des maladies. Nous proposons des moyens pour corriger les mœurs , pour empêcher la perte du tems , pour prévenir l'oïveté & tout les vices qui s'en suivent. (Voyés ci après l'article mœurs.)

L'INFECTION , le mauvais air , la mauvaise nourriture , la malpropreté , le défaut de soin sur soi & autour de soi , font encore une grande cause de la misère & des maladies , & celle qui contribue le plus à les faire dégénérer. Nous proposons des moyens de subsistance de propreté & de salubrité , applicables dans tous les lieux du Royaume. (Voyés ci après ordre public.)

LA delicateffe , les difformités & les vices de la constitution des individus font des suites du luxe , du libertinage , de la misère , des maladies , & surtout de la mauvaise éducation physique &

morale de la jeunesse. Nous proposons des moyens pour réformer cette éducation. (Voyés ici le premier article qui est extrait du tableau des variétés de la vie humaine , & de la gymnastique des enfans convalescens infirmes , foibles & délicats.)

E N F I N la mauvaise administration des hôpitaux , les désordres , les vices de tout genre qui y règnent presque partout , & dans toutes les parties , sans exception , aggravent & mettent le comble à toutes ces causes. Il est donc indispensable d'y remédier. Outre les moyens que nous proposons ici , on en trouvera beaucoup d'autres plus détaillés dans l'ouvrage qui a pour titre : *Ordre du service des Hôpitaux Militaires* , ou détail des précautions que les Officiers de santé , les principaux employés & les servans de toute espèce , doivent prendre pour assurer le succès du traitement des malades.

S E R O I T - I L possible que tous ces moyens réunis , ne fissent pas un vuide suffisant dans les hôpitaux , pour que les malades & les pauvres y fussent plus à l'aise & moins entassés ? Supposons-le , pour un moment , & cherchons-en d'autres.

M. TENON observe que , dans un tems reculé ,
il

il n'y avoit , à l'Hôtel-Dieu de Paris , que 82,900 malades ; qu'en 1651 ils montoient de 17 à 1800 ; qu'en 1663 ils s'élevoient à 2500 , & vers 1765 à 3000 , & que M. Cochu Medecin de l'Hôtel-Dieu pendant 40 ans , en porte le nombre de 3000 à 3500.

SI on nous disoit que cette différence vient de la différence qu'il y a eu dans la population de Paris depuis 1651 jusqu'en 1786 , ou l'Almanach de Paris fait monter le nombre des malades de l'Hôtel-Dieu jusqu'à 4000 , nous ne croirions pas cette raison valable ; parce que s'il a pu y avoir une grande différence dans la population de Paris depuis 1651 jusqu'en 1765 , il y en a eu certainement fort peu , depuis 1765 jusqu'en 1786. Cependant les malades , les maux & la mortalité ont augmenté progressivement & dans la même proportion.

N O U S restons donc persuadés qu'il y a d'autres causes de cette augmentation progressive , extraordinaire & étonnante. Nous croyons même que ces autres causes sont différentes de celles que nous venons d'indiquer ; & nous ne dissimulons pas que nous sommes intimement convaincus , que ces causes dépendent , en grande partie , des

abus mêmes de l'art de guerir, ou de la manière dont ont fait la Médecine & la Chirurgie dans les hôpitaux, car où n'y a-t-il pas des abus ? Et puisqu'ils sont inséparables de toutes les choses humaines, il faut voir au moins, si dans un objet aussi important, que le sont l'administration & la partie curative des hôpitaux, il n'est pas possible de corriger les uns & de diminuer les autres. Nous nous contenterons cependant d'avoir dit dans le début de cette article que l'administration est vicieuse en tous points, pour deux raisons ; la première, c'est parce qu'en regardant cette partie de trop près, nous serions obligés de reveler des turpitudes, qu'on auroit peine à croire même en les voyant ; la seconde, c'est parce que tous le monde est en état d'en juger. Il n'en est pas de même de la partie curative, & c'est pour cette raison que nous devons nous en occuper plus particulièrement.

IL est certain que les connoissances en tout genre se sont infiniment étendues depuis un siècle, sur-tout en Chirurgie ; mais les connoissances ne sont-elles pas un des plus grands & des plus redoutables ecueils, lorsqu'elles s'entrechoquent, lorsqu'on en abuse ; & c'est ce qui arrive lorsqu'on les porte trop loin & qu'on en fait une fausse

application. Il est un point physique au de-là duquel le bien devient un mal, & on apperçoit rarement ce point dans le délire de l'amour-propre & de l'enthousiasme, ou l'on se persuade que l'on peut faire agir la nature à son gré.

LA médecine & la chirurgie sont-elles à l'abri de ce reproche? Non seulement elles manquent d'ensemble, mais elles sont devenues presque étrangères l'une à l'autre & si antipathiques, qu'elles se contrarient ouvertement. C'est ce qui nuit le plus à leurs succès.

LA chirurgie, quoi qu'elle ait infiniment acquis, tandis que la médecine n'avoit plus rien à acquérir pour la solidité (comme on la fait voir ailleurs) & quoi qu'elle ne soit nulle part aussi brillante, ni aussi bien cultivée qu'à Paris, est encore si neuve, si incertaine sur bien de points, si difficile & si compliquée, malgré tous ses progrès qu'elle s'est partagée d'elle-même en plusieurs branches, pour ainsi dire exclusives l'une de l'autre, puisqu'il y a des Oculistes, des Dentistes, des Accoucheurs, des Herniaires, des Renoueurs &c. qui se piquent de n'avoir rien de commun les uns avec les autres, & chacun d'eux rien de commun avec la médecine.

Par quel excès d'aveuglement & de déraison, a-t-on donc confié toute la Chirurgie à un seul maître dans les plus grands hôpitaux comme dans les plus petits ? Tandis que dans les premiers il devroit y en avoir de tous les genres, & notamment à l'Hôtel-Dieu de Paris, puisque les cas extraordinaires très-rares dans le public, sont très-communs dans cet hôpital, qui d'ailleurs devroit servir de retraite, au moins à deux des plus anciens Medecins & Chirurgiens le plus expérimentés & le plus consommés dans la pratique ; pour la diriger chacun dans sa partie, en se rassemblant tous les jours avec leurs maîtres respectifs, qui se connoissent à peine & qui semblent se fuir, tandis qu'ils ne peuvent réussir qu'en agissant de concert.

P A R quel excès d'aveuglement & de déraison, ces despotes de la Chirurgie, parce qu'il ont plus besoin des secours de la Médecine, la dédaignent-ils au point, qu'à l'Hôtel-Dieu même, on diroit qu'il y a un mur de séparation entre l'une & l'autre ; & que le même homme y fait indistinctement toutes les opérations, tandis que dans toutes l'Europe il n'y a pas un seul Chirurgien connu, pour être en état de les faire toutes avec la même sûreté ?

P A R quel excès d'aveuglement de déraison , les Chirurgiens les moins habiles , comme les plus habiles & ceux qui sont réputés les moins capables de faire leur propre métier , font-ils généralement par-tout la Médecine , non seulement sans jamais appeller de Médecin , mais encore en les excluant tant qu'ils peuvent ; tandis que les Médecins étrangers à chaque faculté , ne sont pas autorisés à la faire & qu'ils peuvent être poursuivis , s'ils perdent un malade , sans avoir appelé un maître de la faculté ?

P A R quel excès d'aveuglement & de déraison , l'Académie elle-même de Chirurgie pour mieux marquer son dédain & son éloignement de la Médecine , à qui elle doit tout son lustre & qui à encore besoin de son flambeau pour fixer même ses points les plus lumineux , a-t-elle établi une Chaire de Chimie , au lieu d'établir une Chaire de Mécanique pour perfectionner les connoissances du Mécanisme de la machine humaine les instrumens , les bandages & enfin les machines-propres aux fractures , aux luxations , la partie la plus essentielle de la Chirurgie , dans laquelle la plus part des grands maîtres sont encore si peu versés , même à Paris , qu'on y a vu tout récemment breveter & stipendier à grands frais des

Renouveurs , à qui leurs succès semblent avoir réservé cette partie ? avant de faire le métier des autres , il faut savoir faire le sien imperturbablement.

P A R quel excès d'aveuglement & de déraison , après avoir senti les maux qu'a produit l'éloignement de la Chirurgie de la Médecine , en a-t-on , encore tout récemment , éloigné de même la Pharmacie , qui doit lui être & de droit & de fait , naturellement subordonnée ?

P A R quel excès d'aveuglement & de déraison , au lieu de chercher à mieux connoître & à bien préparer les remèdes simples que la nature prodigue partout , cette moderne & orgueilleuse Pharmacie semble-t-elle vouloir exiger aujourd'hui , que la Médecine aille chercher la santé dans le creuset de la Chimie , dont le propre est de décomposer , sans avoir l'avantage de composer ni de récomposer , ni même de conserver intactes les substances simples qui nous sont les plus analogues & qui nous fournissent les meilleurs remèdes ? *Chœmia egregia medicinæ ancilla , non olia pejor Magistra*. Voilà le sceau que la raison & l'expérience ont appliqué pour toujours à la Chimie.

P A R quel excès d'aveuglement & de déraison

a-t-on confié aussi, tout récemment, l'inspection de la salubrité, qui appartient en propre à la Médecine, à des Chimistes de profession, qui avec tous les moyens de connoître les propriétés & les qualités des mixtes, n'en ont aucun de s'affurer de l'impression que leurs émanations peuvent faire sur l'économie animale, absolument différente de tous les autres êtres de la nature ?

PAR quel excès d'aveuglement & de déraison a-t-on confié, plus récemment, l'inspection de tous les Hôpitaux civils du Royaume à un seul homme, qui, en lui supposant tous les talens imaginables, ne seroit pas en état d'en bien diriger le quart ?

PAR quel excès d'aveuglement & de déraison vient-on plus, récemment encore, de charger ce même homme de l'inspection de tous les Hôpitaux Militaires qu'il connoît à peine, puisque, de son aveu, il n'y a été employé qu'en sous-ordre & dans la plus grande jeunesse ? C'est sans doute pour qu'il serve plus mal les uns & les autres.

PAR quel excès d'aveuglement & de déraison y a-t-il eu pendant long-tems, dans ces Hôpitaux Militaires, une multitude d'Inspecteurs qui les

connoissoient encore moins , sans jamais faire d'inspection ?

PAR quel excès d'aveuglement & de déraison , lorsqu'à force de cris & de sollicitations , on s'est décidé à faire faire ces inspections , les a-t-on confiées à des gens qui n'étoient jamais entrés dans ces Hôpitaux ; à des ineptes , à des jeunes gens sans expérience , & jusqu'à des Elèves de Renouveurs , qui n'y étoient employés que depuis quelques mois ; & cela sous les yeux & au mépris d'anciens Officiers supérieurs de Santé , qui y ont vieilli , & qui y ont rendu les plus grands services.

PAR quel excès d'aveuglement , de déraison , d'injustice & de délire , pour réformer & maltraiter ces Officiers de Santé , a-t-on métamorphosé tout-à-coup les Chirurgiens-Majors des Régimens en Médecins , avec la certitude que jamais aucun n'a également primé dans les deux professions , & que celui qui prime dans l'une ou dans l'autre , devient bientôt médiocre , & ne réussit jamais également bien dans l'une ni dans l'autre , lorsqu'il veut les réunir ?

PAR quel excès d'aveuglement enfin & de déraison , le Novateur téméraire , qui a imaginé ce

plan si complètement absurde , est-il venu mettre le désordre dans toute la gestion des Troupes , & préparer les voies à la peste & à la désolation de la France entière , après l'avoir ouverte à la famine , par la suppression de la Compagnie des vivres , qui a toujours si bien mérité du Gouvernement , & qui , dans ce moment de disette , auroit été de la plus grande ressource pour le peuple , par ses approvisionnemens , par sa vigilance sur les Accapareurs , des crimes desquels ce cruel Novateur devoit répondre personnellement à la Nation ?

VOILA les abus qu'il faut corriger , & mille autres qu'il faut prévenir. C'est-là le moyen le plus sûr de diminuer le nombre des malades & des pauvres , en écartant la misère , en prévenant , en diminuant , & en simplifiant les maladies & les moyens de les guérir.

EN dernière analyse , jettons un coup-d'œil sur les maladies elles-mêmes , pour voir si elles n'offriroient pas encore un moyen de diminuer le nombre des malades & des pauvres ; car les maladies sont souvent la plus grande source de la misère publique.

LA Nosologie méthodique du célèbre M. de

Sauvages & le Tableau des variétés de la vie humaine , ont réduit toutes les maladies , dont l'humain peut être affligée , à dix classes. Si on consulte ces Ouvrages , on verra que la plupart des maladies de la première , de la quatrième , de la septième & de la dixième classes , ne sont & ne doivent pas être admises dans les Hôpitaux.

ON y verra encore que les fièvres sont les deux tiers de toutes les maladies ; & tout le monde fait que la plupart sont quotidiennes , tierces ou quarts. On fait encore , & on a fait voir tout récemment dans une dissertation , que les fièvres putrides & malignes , aujourd'hui si communes , sont par elles-mêmes fort rares ; qu'en général elles dépendent d'un mauvais traitement ; & il est aisé de démontrer qu'elles ne prennent le plus souvent ce caractère , que dans les Hôpitaux , dans les Vaisseaux , dans les Camps , dans les Prisons , & par-tout où l'on entasse des malheureux , puisqu'on les appelle fièvres d'Hôpital , fièvres de Vaisseau , fièvres de Prison , &c.

EN ramenant ces maladies à leur état de simplicité naturelle , il seroit donc possible d'en décharger en grande partie les Hôpitaux. Si les Hôpitaux & les Prisons étoient mieux tenus , & si les mal-

heureux y étoient moins entassés , non-seulement ces complications n'auroient pas lieu , mais encore on préviendrait le scorbut , la cachexie , l'hydropisie , la phtisie , & une infinité d'autres maux qui en font une suite inévitable.

AJOUTEZ à cela que, par toutes ces précautions, on préviendrait encore infailliblement la plupart des épidémies & des maladies populaires , qui naissent bien plus souvent de la misère & des autres calamités publiques , que de l'altération de l'air ou d'autres causes accidentelles.

ON feroit donc par-là un vuide considérable dans les Hôpitaux , & alors il suffiroit d'avoir un Hôpital pour chaque classe de maladies ; & comme il y a des classes qui seroient améliorées par des soins plus réguliers , & réduites à un très - petit nombre de malades , on auroit non-seulement la faculté de séparer les maladies contagieuses , en subdivisant , pour ainsi dire , les classes , mais encore d'avoir des Hôpitaux de réserve pour les aveugles curables , pour l'inoculation , pour les femmes en couches & pour les enfans , comme M. Tenon le desire.

IL résulteroit de-là un avantage unique qu'on

ne peut pas espérer de se procurer par tout autre moyen ; c'est qu'en attachant à chacun de ces Hôpitaux des Officiers de santé choisis , qui feroient essentiellement occupés d'un seul genre de maladies , on auroit dans peu des hommes d'un mérite rare & supérieur dans le traitement des maladies de toute espèce ; & la certitude que le Public auroit de ne pouvoir plus faire un choix au hazard , dans les cas graves & pressans , porteroit dans son esprit un calme & un degré de confiance , qui contribueroit encore infiniment à diminuer les maladies ou les accidens qui ne naissent que trop souvent du trouble de l'ame & de l'incertitude ou l'on est sur les talens de ceux à qui l'on s'adresse.

DE tout cela nous concluons que , bien-loin de multiplier les Hôpitaux , il faut les diminuer. Nous croyons cela non-seulement possible , mais facile ; nous sommes même si intimement persuadés de cette vérité , que nous offrons de répondre à toutes les objections qu'on pourroit nous faire à ce sujet.

D E S M Œ U R S .

LES mœurs sont la sauve-garde de la vertu & l'ornement de la société. Elles sont au moral ce que la santé est au physique. La perte des mœurs

est un mal sans remède , & leur altération est une maladie dangereuse & très-difficile à traiter.

C'EST d'un desir bien naturel que naît la première étincelle de ce mal , & c'est le besoin qui le porte bientôt à l'extrême. L'homme qui manque de tout , est capable de tout. La misère l'endurcit ; & du moment qu'il a fait taire le sentiment , il devient le plus terrible & le plus cruel de tous les animaux ; il se dégrade par tous les vices ; il s'abandonne à tous les crimes ; il se fouille de tous les forfaits ; il n'a plus de penchant que pour la crapule , la rapine , le vol & le meurtre. Sans mœurs , l'homme est au-dessous de la brute.

VOILA le malheureux effet de nos passions mal dirigées.

Nos passions sont donc toutes mauvaises ? Non , elles sont toutes bonnes. C'est le feu sacré des Vestales qui doit être alimenté de l'encens le plus pur , mais qui ne doit jamais s'éteindre. Quoique l'homme soit naturellement porté au mal , il ne le fait que sous l'apparence du bien. Du moment que ses passions se sont développées , mettez donc toute votre attention & tous vos soins à les modérer , à les adoucir , à les calmer ; dirigez-les à leur

vrai but ; présentez-leur l'objet qui peut les distraire & les occuper sans danger. Donnez-vous de garde sur-tout de les contrarier. C'est un torrent à qui rien ne résiste ; & quoiqu'on en dise , ne cherchez pas à les reprimer , ni à les éteindre , vous n'y réussiriez pas ; elles naissent avec nous , & ne finissent qu'avec nous.

C'est de la résistance qu'on leur oppose , que naissent les mauvais penchans ; & du moment qu'elles nous ont fait faire un faux pas , elle nous entraînent de précipice en précipice. Plus on s'ahurte à les traverser , plus elles deviennent fougueuses , & plus le mal s'aggrave ; bientôt il devient contagieux & gagne de proche en proche ; dès lors c'en est fait des mœurs publiques.

LA perte des mœurs est donc le plus grand & le dernier des malheurs de la société ; & leur altération est le premier & le plus redoutable de tous les maux. C'est un chancre malin qui s'étend rapidement , qui cache un venin destructeur , qui attaque le sentiment , qui répand l'infection & la corruption par-tout , qui s'irrite pour peu qu'on y touche , qui ne souffre l'application d'aucun remède ; c'est le *noli me tangere* des Médecins. De même que dans celui-ci il faut renouveler toutes

les humeurs & réparer tous les solides , sans toucher à la partie lésée ; de même dans celui-ci il faut n'employer que des moyens généraux , sans jamais porter aucun remède sur le mal même.

Du moment donc que ce mal a fait assez de progrès pour être sensible , tous les remèdes deviennent inutiles ou nuisibles ; & lorsque la corruption est manifeste , il ne reste qu'une ressource, c'est de faire honorer la vertu & d'avilir le vice. Voilà le seul moyen de rétablir les mœurs. La sévérité des loix n'y peut rien. Les reprimandes , les punitions, les châtimens , ne font qu'irriter le mal , & ils deviennent un nouveau mal eux-mêmes , puisqu'il n'en résulte que du scandale. L'expérience du présent & du passé en fournit la preuve.

A QUOI ont servi , par exemple , ces ridicules jugemens que le Lieutenant Général de Police rendoit autrefois au Châtelet , le premier Vendredi de chaque mois , contre les filles de joie ? si ce n'est à faire connoître la partialité du Juge, la vénalité & la dureté de ses suppôts , & les ruses des prévenues & des clientes.

A QUOI a servi cet infâme châtiment des verges & cette exposition sur le cheval de bois , plus

infâme encore , si long-tems en usage dans nos Villes de garnison ? si ce n'est à faire voir que , sous une apparence de politesse & de douceur , nous cachons un cœur digne des Barbares des tems les plus éloignés de la civilisation , & à faire remarquer que les juges & les exécuteurs étoient encore plus corrompus que les coupables ?

A QUOI sert-il de vexer , de tourmenter & de protéger tour-à-tour , de raser , d'enfermer , de mutiler , pour ainsi dire , ces malheureuses victimes de la séduction , qui peuplent nos grandes Villes ? si ce n'est à faire voir que le vice se propage par les moyens mêmes qui devroient l'étouffer , & que les infâmes , qui lui servent de canal , sont comme les sang-sues qui dégorgent le sang impur à mesure qu'elle le sucent. On n'humilie point des malheureuses créatures qui sont dégradées à leurs propres yeux. Tout ce qui salit l'ame est un objet dont il faut détourner les regards de la jeunesse , & vous les y fixez par les précautions plus indécentes encore que le mal , dont vous prétendez leur inspirer l'horreur.

NE confiez donc plus la garde des mœurs à ceux qui n'en ont pas ; faites cesser cet infâme commerce qui les met à l'enchère ; supprimez toutes les punitions ;

punitions ; fermez ces abominables prisons ; ouvrez un azile à l'innocence chancelante ; ouvrez-en un autre au repentir qui verse des larmes , les rigueurs du vice même y ramèneront la plupart de ses victimes.

S'IL étoit possible , que la charité devint insensible à des gémissemens , que souvent on pourroit attribuer à la douleur , avec plus de fondement qu'au repentir , il vous resteroit une ressource , ce seroit de faire nourrir la vertu par le vice.

OUI , puisqu'on trafique de tout , pourquoi ne mettroit-on pas à contribution , pour défendre l'innocence , ceux qui la poursuivent avec tant d'acharnement & tant d'avantage , les séducteurs , les corrupteurs , les ravisseurs , & cette nombreuse classe de dissolus , qui se font un jeu de semer la honte & le deshonneur par-tout.

POURQUOI n'établirait-on pas une règle , pour surveiller cette affluence de jeunes gens de tous les ordres & de tous les rangs , qui viennent sans cesse de toutes parts dans les grandes Villes , faire l'essai du premier moment de leur liberté & du premier choc de leurs passions ?

POURQUOI n'offriroit-on pas un prix à ceux qui n'ont rien, c'est-à-dire, ni fortune, ni talens, ni industrie, pour les mettre à l'abri du danger, en les rendant utiles? Et pourquoi n'en exigeroit-on pas un proportionné, de ceux qui ont quelque chose, en les avertissant des risques qu'ils vont courir, des maux & des malheurs qu'ils vont se préparer pour le reste de leurs jours?

POURQUOI enfin n'établirait-on pas une règle, pour mettre des bornes au mal même, en l'affujettissant à des sages précautions, pour le prévenir, ou pour y remédier, lorsqu'il seroit inévitable?

C'EST sur ces idées qu'on a fait un travail considérable, dont le but est de faire nourrir la vertu par le vice, & de purger insensiblement, par-là, les grandes Villes, de tout ce qui y porte & foment la corruption, pour la répandre dans les campagnes, qui en seroient préservées, par ce même moyen.

CE travail me dispense de m'étendre ici davantage. En attendant qu'il devienne public, on peut voir les avis adressés aux pères & aux mères dans le Tableau des variétés de la vie humaine.

D E L' O R D R E P U B L I C.

LE grand de Harlay , premier Président du Parlement de Paris , disoit autrefois , en entrouvrant sa porte , au Lieutenant - Général de Police , qui étoit venu lui souhaiter la bonne année , dans un moment où il n'avoit pas le tems de l'entendre. M. *sûreté, clarté & propriété.* Le Lieutenant de Police auroit pu lui répondre aussi laconiquement. . . . Mgr. *impartialité , célérité & justice.* Tout cela est fort beau & fort bon sans doute ; mais ne conviendrait-il pas d'y ajouter encore. *soumission à Dieu , obéissance au Roi , observation des loix , amour de la Patrie , attachement pour ses semblables.*

VOILA , si je ne me trompe , la véritable base de l'ordre public , considéré en grand ; & sous cet aspect , cet objet ne me regarde pas. Il appartient aux Législateurs , aux Ministres de Dieu , aux Ministres des Rois , aux Magistrats , à tous ceux enfin qui sont chargés de gouverner les peuples & de régir les Empires ; mais. qu'on me passe cette réflexion , si tous les Capitaines ne s'occupoient que du métier de Général d'Armée , leurs Compagnies seroient certainement mal disci-

plinées ; Si tous les Prédicateurs ne faisoient que des Carêmes & des Panégyriques , nous n'aurions point de Prône , & ce feroit un grand malheur. Ce sont les instructions familières , les instructions de détail , les exhortations & les leçons amicales , qui instruisent véritablement. Ce sont les réglemens particuliers , ce sont les exemples , c'est la vigilance , la surveillance , c'est la police , ce sont , en un mot , les statuts de chaque ordre de la société , qui entretiennent la paix , l'union & la concorde dans les différentes classes de Citoyens , dans les Villes , dans les Bourgs , dans les Paroisses , dans les Campagnes , dans chaque rang , dans chaque état , dans chaque condition & dans chaque corporation , & enfin dans chaque ménage.

C'EST ainsi que je considère ici l'ordre public , & sous cet aspect , il se réduit à inspirer & à maintenir la confiance & la vénération pour nos Pasteurs ; le respect & la considération pour la Noblesse ; l'estime & les égards pour les citoyens honnêtes & vertueux ; la reconnoissance , l'admiration & la louange pour les savans & les gens à talens ; la protection & la récompense pour tous les genres d'industrie ; la surveillance , les encouragemens & les secours pour le peuple.

POUR établir & maintenir cet ordre , il faut

porter une égale attention & une vigilance éclairée sur nos Temples , sur nos Tribunaux , sur nos Auditoires , sur nos Spectacles , sur nos Ecoles , nos Colléges , nos Universités . sur les Hôpitaux , les Prisons , les Cazernes , sur l'assiette des Villes , les places , les voies publiques , les promenades , les marchés , les halles , les lieux d'approvisionnement , les magasins , les Hôtelleries , les Auberges , les Cabarets , les Cimetières , les Voiries , & enfin sur tous les lieux publics de quelque genre qu'ils puissent être , jusqu'aux ateliers , aux Fabriques , aux Boucheries , aux Tueries & à tous les objets qui peuvent intéresser la santé , la tranquillité , la décence & la salubrité.

ON conçoit bien , sans doute , que je ne m'entendrai pas beaucoup sur tous ces objets , puisque , selon mon plan , je dois me renfermer dans ce qui me compète , & que par-là je dois me restreindre à ce qui peut essentiellement intéresser la santé , & par conséquent la salubrité.

AINSI , ce que j'ai à dire sur nos Temples , se borne à la décence & à la propreté , d'où dépend principalement la salubrité. Et sur ce dernier point , je ne puis qu'applaudir aux sages réglemens , qui ont enfin empêché de confondre les vivans avec

les morts, & d'infecter les corps en les rassemblant, pour purifier l'ame. Je ferai seulement remarquer que ces réglemens ne sont pas généralement bien observés, & qu'il est de la plus grande importance qu'ils le soient par-tout. Tant que le foyer du mal existe quelque part, il est loin d'être détruit. Ce mal ne sera encore que pallié, tant qu'on ne portera pas plus d'attention à la propreté particulière de nos Temples, qui, en général, ne sont pas assez, ni assez souvent aérés, balayés, lavés, parfumés, sur-tout ceux qui sont mal disposés par leur situation, par leur forme ou par l'ordre de l'architecture, pour une ventilation parfaite.

CE n'est pas à moi à dire, ni à examiner ce qui regarde la décence, ni dans quel esprit l'encens est employé dans nos cérémonies religieuses; mais je crois que la salubrité a dû entrer, pour quelque chose, dans l'établissement de cet antique usage. Je crois encore plus qu'on le pratique trop rarement & avec trop d'économie. Je crois aussi que par-tout où ce motif y nécessite, on pourroit employer tout autre aromate que l'encens, sans craindre qu'il ne fut pas aussi agréable à la Divinité, en y attachant le même esprit. Par-tout où il y a un grand concours de monde, on respire inévitablement un air méphitique, qu'il est

essentiel de corriger par tous les moyens possibles.

CECI doit s'appliquer aux Salles de spectacle , aux Tribunaux , aux Auditoires & à tous les lieux d'Assemblée (a). Mais particulièrement aux

(a) Il ne faut pas excepter sur-tout la Salle de l'Assemblée Nationale. Elle nous intéresse trop essentiellement , pour que je puisse m'empêcher de témoigner ici ma surprise, de ce que , parmi tant d'habiles gens dans tous les genres , il ne se soit pas trouvé quelqu'un qui ait imaginé de faire mettre des supports aux quatre coins , pour y placer des vases propres à brûler des parfums , ou à faire évaporer des liqueurs aromatiques. Si cela pouvoit comporter quelque'inconvénient , il seroit encore plus facile d'attacher aux lustres & par-tout où l'on voudroit , des éponges imbibées de quelque liqueur antiseptique , comme le vinaigre , soit simple , soit composé. Je serois bien flatté , si parmi le grand nombre de préparations de ce genre , celle qui m'est particulière , que j'ai souvent éprouvée avec succès , & que j'ai tâché de rendre aussi efficace qu'agréable , sous le nom de *Vinaigre d'ambroisie* , (qui se trouve chez M. le Comte , *Vinaigrier du Roi* , place des *Trois-Maries* ; au *Palais-Royal* , Numéro 219 , chez M. *Armés* ; & à l'étoile de *Chaillot* , à la *Gymnastique*) , pouvoit mériter la préférence. Cette préférence contribueroit à en étendre l'usage , & seroit un moyen de faire connoître généralement la plante qui en fait la base , & qu'il seroit utile de cultiver dans tout le Royaume , parce qu'elle pourroit & qu'elle devoit être substituée au thé

Hôpitaux & aux Prisons, où toutes les causes d'insalubrité, d'infection & de corruption, sont non-seulement réunies, mais continuellement entretenues & fomentées, par tous les abus & par tous les vices imaginables de l'Administration la plus défordonnée.

QUOIQUE je sois entré dans un assez grand détail en différens mémoires, tant publics que particuliers, sur les Prisons & sur les Cachots, comme sur les Hôpitaux, après avoir visité les uns & les autres avec une égale attention, non-seulement dans presque tout le Royaume, mais encore chez nos voisins, j'aurois encore beaucoup de choses à en dire; mais, pour qu'on ne puisse pas m'imputer d'avoir trop chargé le tableau, je me contenterai de rappeler le passage d'un sermon prêché devant le Roi, par M. l'Abbé de Besplas, que j'ai déjà cité dans mes réflexions sur les éta-

des Indes, sur lequel elle l'emporte infiniment, par son goût, par son odeur & par ses vertus, sans avoir aucun de ses inconvéniens. C'est un des meilleurs toniques & un des plus puissans béchiques, sur-tout dans l'asthme humide, dans toutes les affections catarrhales, dans les congestions humorales du poulmon, & même dans le premier degré de la pulmonie.

bliffemens de charité de la Hollande, dans lequel il s'exprime ainsi :

« OUI , Sire , l'état des Cachots de votre
 » Royaume arracheroit des larmes au plus insen-
 » sible qui les visiteroit. Un lieu de sûreté ne peut,
 » sans une énorme injustice , devenir un séjour de
 » désespoir. Vos Magistrats s'efforcent d'y adoucir
 » l'état des malheureux ; mais , privés des secours
 » nécessaires pour la réparation de ces antres in-
 » fectés , ils n'ont qu'un morne silence à opposer
 » aux plaintes des infortunés. Oui , j'en ai vu ,
 » Sire , & mon zèle me force ici , comme Paul ,
 » à honorer mon Ministère ; oui , j'en ai vu qui ,
 » couverts d'une lèpre universelle par l'infection
 » de ces repaires hideux , bénissoient , mille fois
 » dans nos bras , le moment fortuné où ils alloient
 » enfin subir le supplice. Grand Dieu ! sous un
 » bon Prince , des Sujets qui envient l'échafaud » !

Ce Tableau est si frappant , qu'il me paroît bien difficile de pouvoir y ajouter quelque chose qui en représente mieux toute l'horreur. Cependant si on desiré des faits pour se convaincre de la mauvaise construction , du mauvais état , de la mauvaise tenue de nos Prisons , & des suites funestes qui doivent résulter de l'extrême négligence avec

laquelle elles sont généralement dirigées , ainsi que presque tous nos Etablissmens publics , on n'a qu'à ouvrir ceux de mes Ecrits où j'en parle , & notamment la dissertation que j'ai publiée en 1777, sur les maladies de gravelines , où j'examine les causes particulières qu'on ne soupçonne pas des épidémies ou du mauvais caractère des maladies endémiques , on y verra ;

QUE cette Ville fut ravagée , dans la même année , par les maladies qu'avoient occasionnées le mauvais état des fossés , comme celle de bergues l'avoit été en 1759 & 1760 , & celle de Calais en 1774 , par la même cause.

QUE , selon M. Pringle , les maladies les plus redoutables sont ordinaires dans toutes les Villes fort peuplées , basses & mal aérées , dépourvues d'égouts , où les rues sont étroites & mal propres , les maisons sales , où à peine on a de l'eau , où les Hôpitaux & les Prisons sont trop chargés de monde , sans que l'air y soit renouvelé , & qui ne sont point entretenus assez proprement ; lorsque dans le tems où les maladies règnent , les enterremens se font dans l'enceinte des Villes , & que les cadavres ne sont pas mis assez avant en terre ; lorsque les tueries sont aussi dans l'enceinte des

Villes , ou quand on laisse pourrir des animaux dans le ruisseau ou sur du fumier ; lorsqu'il n'y a point d'écoulement pratiqué , pour emporter les eaux corrompues ou croupissantes du voisinage ; quand la viande fait la plus grande partie de la nourriture , sans la mélanger avec assez de pain , de légumes , du vin ou d'autres liqueurs fermentées ; quand on a fait usage de grain vieux & moisi , ou qui a été endommagé par l'humidité de la saison , ou lorsqu'on relâche trop les fibres par des bains chauds.

QU'AU rapport de Cambden , après les sessions du Parlement d'Angleterre , tenues à Old-Bailay , le 11 Mai 1750 , il mourut , en moins de quinze jours , 40 personnes notables , dont 4 Juges & une grande quantité d'autres personnes de tout rang , par l'effet des exhalaisons des prisonniers & du mauvais air de la salle.

QU'AU rapport du Docteur Roggers , il règne fréquemment à Corck-en-Irlande des maladies contagieuses , produites par l'infection d'un nombre prodigieux de tueries & de restes qu'on laisse corrompre dans les rues , par l'usage immodéré de viande que le petit peuple mange sans pain & sans liqueur fermentée , dans le tems où l'on avitaille la flotte.

QU'AU rapport de Forestus , les Villes de Paris & de Cologne étoient autrefois fort sujettes à la peste , à cause de la multitude des habitans & de la malpropreté des rues , qui n'étoient pas pavées.

QUE , vers le milieu du quinzième siècle , Venise avoit été ravagée par la peste , qu'avoit occasionnée un petit poisson , qui se putréfie dans cette partie de la mer adriatique.

QUE , dans ce même tems , la Ville d'Egmont en Nord-Hollande éprouva une fièvre maligne qui fut causée par la putréfaction d'une baleine abandonnée sur le rivage.

QU'EN 1557 la Ville de Delft fut affligée d'une peste qu'on attribua à du grain moisi , qu'on avoit long-tems gardé dans le tems de la cherté.

QU'AU rapport de Huxham , dans la pénultième guerre , il avoit régné une fièvre pestilentielle à Plymouth , occasionnée par le grand nombre de prisonniers renfermés dans cette Ville.

QU'AU rapport de Chirac , en 1694 , il avoit régné une pareille fièvre à Rochefort , occasionnée

par les exhalaisons des marais salans, formés par les inondations de la mer.

QU'AU rapport de Platerus , la Ville de Bâle en Suisse avoit éprouvé , de son tems , sept différentes maladies pestilentiellees , occasionnées à-peu-près par de semblables causes.

TOUT le monde fait qu'en 1720 la Ville de Marseille fut désolée par la peste , qui y avoit été produite par une balle de cotton.

IL seroit inutile de multiplier davantage ces exemples , pour faire sentir la nécessité de mettre enfin un terme aux abus , aux désordres & à l'extrême négligence , qui règnent dans presque tous nos Etablissmens publics , comme dans les Hôpitaux , les Prisons , & jusques dans les maisons des particuliers mêmes riches , où l'on voit contraster le luxe le plus recherché & la propreté la plus minutieuse , avec l'abandon & la malpropreté dans tout ce que le Maître n'habite pas & ne se donne pas la peine de visiter.

C'EST une suite de l'égoïsme , de l'inconséquence , de l'indifférence & de l'habitude où nous sommes de tout rapporter à nous & de ne rien

faire qu'inconfidérément, par imitation & par légèreté, comme sans principes, sans dessein & sans réflexion. Par tout on ne voit que faire & défaire, pour contenter le goût ou plutôt la fantaisie & le caprice du moment, sans jamais consulter la raison, & sans avoir égard aux avantages & aux inconvéniens de ce qu'on fait. Aussi, avec les plus belles choses du monde, n'avons-nous rien qui frappe agréablement dans son ensemble; & ce qu'il y a de plus séduisant au coup-d'œil, ne seroit souvent, à coup sûr, que le sépulcre blanchi de l'Evangile, si on y regardoit de bien près. Il ne faut donc pas être étonné qu'au milieu de la magnificence & des plus grandes choses, nous ayons l'air petits & mesquins; qu'au milieu de la plus grande abondance, nous ayons l'air de manquer de tout; que dans le pays de la nature le plus salubre, nous soyons perpétuellement accablés de maladies; & qu'avec tous les talens & tous les genres d'industrie, nous ayons l'air d'être sans connoissances & sans goût.

CE sont les soins, la symmétrie, la propreté, l'ordre & la prévoyance, qui rendent toutes les choses agréables, utiles & durables; & c'est de leur rapport, de leur liaison & de leurs proportions entr'elles, que résultent l'accord ou l'harmonie

qui leur donne la solidité & l'agrément qui font le charme & le bonheur de la vie.

C'EST à ce point unique que tout se rapporte & doit se rapporter. Les misères humaines sont si multipliées , qu'il faut au moins en distraire ce que la prudence peut en écarter ; & puisque la Nation s'occupe du soin de se régénérer , le moment est favorable , pour lui faire remarquer que tout ce qui regarde le Public est singulièrement négligé ; & pour fixer son attention sur ce qui intéresse le plus essentiellement la conservation & la santé de l'espèce , sensiblement dégradée , & presque généralement dégénérée.

UNE seule réflexion doit l'y porter. C'est que l'homme est , par sa propre constitution , par sa manière de vivre , par les substances mêmes dont il se nourrit , de tous les animaux de la terre , le plus susceptible de corruption ; celui dont les humeurs s'altèrent le plus facilement ; celui dont les excréments sont le plus fétides , le plus promptement putréfiés , & dont les miasmes sont si contagieux , qu'il s'empoisonneroit lui-même , si leur odeur insupportable ne le forçoit à des soins particuliers. Qu'on juge delà à quel degré de subtilité & d'énergie doit être porté le poison qui doit

réfulter de la combinaison de ces miasmes , partout où il y a un grand concours de monde ; & alors on sentira de quelle conséquence il est d'étendre la vigilance sur tous les objets que j'ai indiqués.

CETTE réflexion n'a pas échappé aux Ecrivains qui se sont occupés de la salubrité. Il y a peu d'articles qu'ils n'aient traités mieux que moi , mais il y en a quelques-uns qu'ils ont bien négligés , s'ils ne les ont pas totalement oubliés. Je veux parler des Hôtelleries , des Auberges , des Cabarets & des Voitures publiques , dont aucun Auteur , que je sache , n'a encore rien dit de particulier , & qui cependant ne me paroissent pas mériter moins d'attention que les autres. Comme ce sont des lieux de passage , il est aisé de s'appercevoir que tout y est fort négligé , & que l'intérêt est la seule chose à laquelle on y fait attention ; & cette négligence , qui est souvent commune aux appartemens , aux meubles , au linge , aux ustensiles , aux boissons , aux alimens , à l'assaisonnement , à la manière de les préparer & de les servir , est d'autant plus à craindre , qu'elle est fondée sur le double motif de l'indifférence pour les accidens qui peuvent en résulter pour la santé , & de l'avidité de gagner davantage , à mesure que cette négligence est

est plus ignorée , méconnue ou tolérée. Il est bien étonnant qu'après les sacrifices & les dépenses excessives qu'on a faites pour les routes , aux dépens du sang du peuple , & avec le goût de voyager , qui est devenu si général dans toute l'Europe , on se soit occupé si peu de cette branche de Commerce si importante en France. Il semble qu'on ne se soit encore aperçu de ces établissemens , que pour les faire tourmenter par le fisc. On n'a pas oublié d'y établir des Inspecteurs , pour percevoir des droits sur les boissons & autres objets de consommation , & jusques à l'air qu'on respire ; mais on n'a pas encore imaginé d'en établir , pour savoir si les Voyageurs étoient sainement & en sûreté dans les appartemens ; s'ils n'étoient pas exposés à prendre la gale , des dartres & d'autres maladies plus graves , par la malpropreté du linge ; à être empoisonnés par le verd-de-gris , par la falsification des boissons , par l'altération des viandes , des fruits & des légumes , souvent trop attendus , passés , fermentés ou corrompus par la nature des vaisseaux dans lesquels on les garde ; s'ils ne sont pas privés du sommeil & tourmentés par cette légion d'insectes de différentes espèces , qui fourmillent par-tout dans la belle saison , sur-tout dans les Provinces Méridionales , où la malpropreté & la négligence à tous égards ,

l'emportent de beaucoup sur les Provinces Septentrionales.

CHACUN de ces objets expose à une multitude , non pas seulement d'inconvéniens , mais de vrais risques pour la santé , puisqu'ils deviennent souvent la cause de beaucoup de maladies secrètes , d'autant plus redoutables , qu'on ignore cette cause , & qu'on ne s'en méfie pas.

NOUS ne pouvons pas disconvenir qu'à cet égard la France ne soit bien inférieure à tous les pays qui l'avoisinent , à l'exception peut-être de l'Espagne & de l'Italie. Cet objet mérite cependant d'autant plus d'attention , qu'on ne peut pas ignorer que les Etrangers viennent le plus souvent en France pour rétablir leur santé , ou pour jouir des agrémens que la douceur du climat & des habitans , ainsi que la bonté des productions , semblent promettre.

Il ne doute pas qu'avec un peu d'attention , au moins sur les choses qui intéressent le plus la propreté & la santé , la France ne devint dans peu un pays de délices , un autre Paradis terrestre , qui attireroit beaucoup plus d'Etrangers , & qui en y fixeroit de plus aisés , à proportion des pauvres

qui y abordent de toutes parts , pour n'en plus sortir ; tandis qu'ils ne devroient y être soufferts qu'en passant , & lorsqu'ils y seroient devenus malheureux , après un certain tems de domicile.

LA Hollande pourroit nous servir de modele à cet égard. Personne n'y manque du nécessaire ; & tout ce qui a figure humaine y est accueilli & hébergé successivement de Province à Province , pendant trois jours & trois nuits , jusqu'à ce qu'on en soit sorti. Tout y est d'une propreté à enchanter ; & dans les plus petites Tavernes , comme dans les meilleures Hôtelleries , tout y est en perspective , jusqu'aux vaisseaux destinés aux usages les plus vils , & disposé avec une sorte de symétrie qui frappe agréablement.

C'EST ce premier coup-d'œil , si flatteur , qui rend plus sensibles les inconvéniens qu'on éprouve en France ; & dont j'ai été si affecté moi-même , qu'il m'est venu depuis long-tems dans l'idée de proposer un moyen simple pour y remédier. Ce seroit d'obliger tout Aubergiste d'avoir , en guise d'ornement , une sorte de surtout de table de porcelaine commune , ou de fer-blanc peint , avec une petite figure au milieu , comme un juge impartial & muet , & différens troncs tout au tour ,

pour désigner les choses dont on auroit à se louer ou à se plaindre , en ne mettant rien dans ceux-ci , & en mettant dans les autres , au profit des pauvres , quelques petites pièces de monnoie. Ce seroit un moyen de faire connoître , sans gêner & sans tourmenter personne , les objets qui demanderoient à être surveillés , au Juge ou au Préposé du lieu , qui viendrait tous les mois faire la collecte des petits troncs , dont il auroit seul la clef.

Ce seroit ici le lieu de parler des Voitures publiques , & de faire remarquer que la seule attention de ceux qui les dirigent , est d'en changer de tems en tems la forme , pour en imposer au public & le mieux pressurer , en le servant toujours plus mal. Je ne citerai pour exemple que ces infâmes & détestables Fiacres de Paris , qui semblent avoir été faits plutôt pour servir la voirie , que les Citoyens honnêtes de la Capitale d'une Nation policée.

JE ne m'étendrai pas davantage à ce sujet , crainte d'avoir l'air de chercher à exciter l'indignation publique , tandis que je ne cherche que des moyens de la prévenir & de la calmer. D'ailleurs , comme je me suis astreint à ne parler des objets que j'ai indiqués que , relativement à la

santé, pour éviter tout reproche, il me suffit de faire observer que des Voitures lourdes & massives comme des maisons, où l'on est entassé, pressé & comprimé de toutes parts, ne sont pas faites pour charrier des humains; & que celles où l'on est exposé à toutes les injures du tems, à la malpropreté, à l'infection & à la puanteur, ne peuvent pas être saines.

MAIS puisqu'il est ici principalement question de la santé, il faut que j'en parle encore plus expressément, en indiquant les abus qu'il seroit possible de corriger dans les choses qui y touchent de plus près, & qui sont particulièrement destinées à la réparer, à la conserver & à l'entretenir.

SUR cela je ferai observer 1°. que la santé étant le plus grand bien du monde, il est tout naturel que chacun s'en occupe sérieusement.

2°. QUE la confiance étant le principal mobile du succès des moyens qu'on employe pour la conserver, chacun doit être libre de l'accorder à qui il lui plaît.

3°. QUE, dans l'état de maladie, l'esprit étant foible comme le corps, le jugement est d'une

bien petite ressource , pour bien faire ce choix , puisque l'homme le plus éclairé & le plus judicieux est assez souvent comme un enfant , lorsqu'il est malade.

4°. QUE chacun étant imbu , dès l'enfance , de préjugés différens qui s'étendent , varient & se modifient suivant la constitution , l'éducation , le lieu , le tems , les personnes , les circonstances & les habitudes même qu'on contracte , & dans lesquelles on vit , l'esprit , la raison & les connoissances , ne suffisent pas pour les balancer , & ne sont pas par conséquent des guides bien sûrs , pour bien faire ce choix. D'ailleurs , chacun ayant son système favori qu'il croit meilleur que tout autre , il doit croire aussi qu'il voit mieux , & que son choix est le meilleur ; & , soit qu'il se trompe ou ne se trompe pas , il est certain que son contentement & sa satisfaction dépendent de la liberté de ce choix ; ce qui est fort important dans un objet aussi précieux & aussi cher que la santé.

VOILA sur quoi porte essentiellement la confiance , dans le choix des remèdes , de ceux qui les conseillent , qui les préparent & qui les administrent. Le seul moyen qu'il y ait d'éviter l'erreur & de corriger les abus , qui sont portés aujourd'hui

à leur comble à cet égard , c'est de mettre , pour ainsi dire , le Public dans l'impossibilité de se tromper dans ce choix , en établissant une règle si constante & si précise , qu'il soit préservé des suites fâcheuses de l'erreur. Or , je crois , & je crois de bonne foi que cela n'est pas aussi difficile qu'on le pense ; & le moyen que j'ai à proposer , n'est pas aussi compliqué , ni aussi extraordinaire , qu'on l'imaginera sans doute.

J'ADMETS donc que tout homme doit être libre de s'adresser , pour sa santé , indistinctement à qui bon lui semble , soit Médecin , Chirurgien , Apoticaire , Bonne-Femme , Moine , Garde-malade , Bâteleur , Baladin & Charlatan de telle espèce qu'il puisse être. Il y a un moyen d'éviter & de prévenir tous les inconvéniens qu'on pourroit craindre de cette liberté ; & ce moyen consiste :

1°. A OBLIGER tous ceux qui se destinent à quelque branche de l'art de guérir , de faire , en commençant , exactement les mêmes études.

2°. A RÉDUIRE pour cela les premières études de chaque partie , à un très-petit nombre de principes les plus clairs , les plus simples & les plus précis qu'il seroit possible.

3°. A EXIGER des candidats des trois Ordres , de consacrer la première année à l'étude des principes de la Pharmacie ; la seconde , à ceux de la Chirurgie ; la troisième , à ceux de la Médecine.

4°. A LES obliger d'entrer , dès la quatrième année , dans un Hôpital , pour se décider , dans le courant de cette année , sur le choix de la partie qu'ils voudroient adopter ; sans leur laisser la liberté de l'abandonner que 6 ans après , pour en adopter une autre , soit en restant dans le même Hôpital , soit en passant dans un autre ; mais en leur annonçant qu'à la fin de la cinquième année , ils subiroient en public le premier examen de la partie à laquelle ils se feroient attachés ; à la fin de la sixième , le second ; à la fin de la septième , le troisième ; & à la fin de la huitième , on leur accorderoit la Maîtrise , ou le dernier grade , sur un examen général , public & solennel , de théorie & de pratique.

VOILA , si je ne me trompe , un moyen sûr de former de bons Sujets dans les trois branches de l'art de guérir , tous plus ou moins instruits dans les trois parties , puisqu'ils auroient fait les mêmes études préliminaires ; tandis que , dans l'état actuel des choses , chacun se mêle de la partie d'un autre ,

sans en avoir la moindre notion , sur la fausse pré-
somption du public , qui ne fait aucune différence
de l'une à l'autre , qui croit pieusement que les
trois parties sont la même chose , ou à qui on le
fait croire frauduleusement.

MAINTENANT , pour que chacun fasse son
métier le mieux possible , en lui laissant la liberté
de faire celui d'un autre , il faut le soumettre à
une règle sévère , pour qu'il ne puisse pas le faire
au hazard & sans prendre toutes les précautions
que la prudence exige , quoiqu'il y ait moins d'in-
convéniens pour le Public , puisque l'Apothicaire
& le Chirurgien auront les mêmes connoissances
préliminaires que le Médecin , ayant d'abord
tous fait les mêmes études.

CEPENDANT , quoiqu'il soit très-possible que
l'Apothicaire & le Chirurgien soient plus habiles
que le Médecin , (car nous sommes loin de penser
que la science réside dans le titre) , comme il doit
y avoir une Hiérarchie , ou un ordre de subordi-
nation dans tous les états , pour la sûreté publique
& pour leur perfection ; & comme les succès de la
Médecine dépendent moins de l'étendue & de la
profondeur des connoissances , que de leur juste
application & de l'habitude à méditer la marche ,

les mouvemens & les efforts de la nature , dont le Médecin doit être constamment occupé par état , il faut qu'il soit statué par une règle générale , invariable , & sans exception : que tout le monde sera libre de voir des malades , mais que quiconque sera sans titre , sera obligé d'appeller un Médecin dans les trois tems les plus critiques de la maladie , c'est à-dire , au commencement , dans l'état & au déclin. Ce sont les trois points d'où il faut partir pour l'ordre & la sûreté du traitement.

NOUS avons proposé ailleurs , au-lieu de ces bulletins qu'on distribue dans Public pour les Grands & pour les Riches , dans les cas graves , de faire tous les jours un précis de l'état de la maladie , & de l'afficher sous un petit grillage , au-dessous duquel il y auroit une petite boîte à Lettres , pour recevoir les avis qu'on voudroit y mettre , à la porte des Ecoles de Médecine , de l'Académie de Chirurgie , du Collège de Pharmacie , de la principale Eglise du quartier , & enfin à la porte du malade. Ce seroit là le moyen de ramener la Médecine à sa première simplicité & à sa première institution , sans qu'elle fût aussi empirique.

IL est évident que par ce moyen , en laissant au Public la liberté de s'adresser à celui qui lui plairoit

pour la santé , comme à tout le monde la liberté de s'occuper de telle partie de l'art de guérir qu'on voudroit , la Médecine seroit exercée sans inconvénient , par les Charlatans mêmes , puisque leurs remèdes ne seroient employés que sur l'aveu des Médecins qui pourroient juger de leur bonté , même sans les connoître , en les appréciant sur leur manière d'agir. C'est-là la vraie pierre de touche en Médecine , qui ne doit rien admettre , ni exclure , que sur des faits ; parce qu'il est prouvé par l'expérience , que les raisonnemens ne sont souvent que spécieux & illusoires , tandis qu'il n'y a point de remède , de telle nature qu'il soit , qui ne puisse convenir dans quelque circonstance , & que ces circonstances doivent être déterminées par l'observation , dont le Médecin est par état le juge suprême & naturel.

CETTE règle pourroit s'étendre , se restreindre ou se modifier ; il seroit même indifférent qu'on en substituât une autre , mais il en faut une dans tous les états , pour la sûreté & l'avantage du Public , sur-tout dans la Médecine , qui intéresse si essentiellement la santé & la vie de tous les âges & de tous les ordres des Citoyens. Cependant cette science est devenue un brigandage qui ne fut jamais plus extrême que dans ces derniers tems ,

où l'on décide de tout sur des raisonnemens captieux , futiles , inconséquens , & souvent absurdes ; tandis que , pour juger sagement des choses pratiques , il faut écouter les faits & l'expérience.

ON a beau dire que la Pharmacie & la Chirurgie sont aujourd'hui aussi éclairées que la Médecine , & qu'un Chirurgien & un Chymiste , car le mot d'Apothicaire ne sera bientôt plus d'usage , valent bien un Médecin. C'est un propos de convenance qui ne peut en imposer qu'au vulgaire. Il est bien certain qu'il y a des Avocats plus éclairés , & qui valent mieux que le Juge , il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent lui être subordonnés. Il est aussi certain qu'il y a des Officiers , quelquefois même des Soldats , qui peuvent en savoir plus que leur Général , il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent lui obéir. Il est encore certain que , dans la Hiérarchie Ecclesiastique , il y a de simples Pasteurs qui sont plus instruits , & qui peuvent valoir plus que leurs Prélats , il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent leur être soumis. Le Chirurgien est la main droite , & l'Apothicaire la main gauche du Médecin ; je demande si les meilleures mains pourroient bien opérer , sans être dirigées par une bonne tête. Les fonctions d'une partie de

L'art de guérir , sont dépendantes de l'autre ; elles ne peuvent donc avoir un plein succès qu'en agissant de concert. C'est une vérité prouvée par les faits , dans les parties même les plus brillantes & les plus isolées de la Chirurgie. La partie des accouchemens est certainement aujourd'hui la première de ce genre ; cependant il a été démontré en Angleterre , comme il pourroit l'être facilement en France , que depuis que les Accoucheurs sont à la mode , il meurt plus d'enfans & de femmes en couches , qu'auparavant. A Dieu ne plaise que je veuille donner à entendre par-là que ce soit la faute de l'Art ou des Artistes ; je veux faire remarquer seulement que c'est faute d'ordre , & parce que , pour un bon Accoucheur , il y en a trente de mauvais ; puisque , par l'abus des choses , chaque Maître est libre de faire cette partie comme les autres. La gloire de l'Art & la satisfaction des Artistes , exigent donc une règle , comme la sûreté publique. Un seul exemple suffit pour s'en convaincre.

LE Menuisier , le Serrurier , le Charpentier , tiennent certainement d'aussi près à l'Architecture , que le Chirurgien & l'Apothicaire tiennent à la Médecine ; & il est très possible que dans ces états il y ait des Maîtres aussi habiles dans leur

genre , & qui aient des principes & des connoissances générales de l'Architecture : cependant , si chacun d'eux faisoit son ouvrage , sans avoir égard au plan de l'Architecte , & sans consulter ses intentions , je doute que l'Edifice fût aussi parfait. Dans tous les grands objets de combinaison , il y a la science de l'ensemble , qui exige un talent particulier & une application habituelle , comme il y a dans tous les objets de détail un degré de justesse & de précision , qui en fait tout le mérite. Tout exige donc qu'il y ait une règle pour le maintien de l'ordre & de l'harmonie. L'harmonie de l'Univers même dépend des rapports & de l'ensemble de ses parties ; & puisque la vie des hommes , qui doit en faire le principal ornement , est un bien si précieux & si cher , il est bien étonnant qu'il soit encore le plus négligé. Il est plus étonnant encore qu'avec la raison , le jugement & l'expérience , qui doivent diriger toutes les actions & toutes les institutions humaines , on ait imaginé tant de moyens si cruels & si barbares , pour détruire cette vie & ce bien si précieux ; tandis qu'on en a cherché si peu , pour la conserver. Il semble qu'à cet égard nous ayons voulu le disputer aux tigres , aux ours & aux lions , par la variété des supplices , dont le seul appareil fait frémir la nature. On fait cependant que ce ne sont point les

cachots , les gibets , ni l'échafaud , qui arrêtent les crimes. Si je ne m'étois pas renfermé dans mon état , j'entreprendrois de faire voir qu'il n'est pas moins important d'établir un nouvel ordre dans cette partie de l'Administration ; mais pour remplir ma tâche , je vais finir par une réflexion bien simple & bien digne des lumières de ce siècle : C'est que l'expérience de tous les tems nous ayant appris que la résipiscence des ames atroces , ni le repentir des coupables , ne pouvant pas être le fruit de la mort la plus cruelle , le supplice des criminels illustres devoit être la degradation , l'humiliation & la honte ; comme la perte de la liberté , les chaînes & les travaux publics , devroient être celui des scélérats , des criminels & des méchans , qui nuisent & qui déshonorent la société. Ce seroit - là le moyen d'observer cette grande maxime : *Salus populi suprema lex esto.*

Autres Ouvrages de l'Auteur.

Maladies traduites du latin de *Baglivi* , avec une Préface & des Notes très-intéressantes du Traducteur , in-12 , Paris , chez la veuve de la Guette , 1757.

Dissertation sur le sol , l'air & les eaux de Calais & du Calesis , dans le second tome du recueil d'observations des hôpitaux militaires, in-4. Par. 1772.

Remarques & observations sur l'hydropisie , in-8°. Paris , chez la veuve Thibout , 1776.

Mémoire sur les effets salutaires de l'eau-de-vie de genièvre, dans les pays bas, froids, humides & marécageux, tant en santé qu'en maladie, *in-8°*. *St-Omer*, chez *Boubert*, 1777.

Idem. Deuxième édition, *in-8°*. à *Dunkerque* 1778.

Recherches sur les causes des maladies de gravelles, de l'automne, 1777, tant parmi les habitans que parmi la garnison, *in 12*, *Lille*, chez *Lalau* 1777.

Réflexions sur la Hollande, où l'on considère principalement les hôpitaux & les autres établissemens de charité, *in 12*, *Par. ch. Demonville* 1778.

Précautions générales dans le traitement de la dysenterie qui régna en 1770 en Bretagne & dans l'armée de M le Comte de Vaux, aujourd'hui Maréchal de France, Feuille *in-4°*. *St-Malo*, ch. *Hovius* 1779.

Remarques sur les fièvres putrides & malignes en en général, & en particulier sur celles de l'automne 1780 & 1781, *in-8°*. en latin & en françois, *Paris*, chez *Gueffier*, 1782.

Ordre du service des hôpitaux militaires, ou détail des précautions que les officiers de santé, les principaux employés & les servans de toute espèce doivent prendre, pour assurer le succès du traitement des malades, *in-8*. *Par ch. Demonville* 1785.

Tableau des variétés de la vie humaine, avec les avantages & les désavantages de chaque constitution, &c. 2 vol. *in-8°*. *Paris*, chez la veuve *Valade*, rue des Noyers, 1786, où il se vend, & chez l'Auteur, rue Bergère, N°. 17.

Gymnastique des enfans convalescens, infirmes, foibles & délicats, *in 8*. *Paris*, chez *Lamy*, Quai des Augustins, 1787.

Tous ces ouvrages dont l'édition n'est pas épuisée, se trouvent chez aussi *Lamy*, Libr. Quai des August.

ix cochenes, comme la tache embryonnaire au huitième jour seulement chez la chienne (2), au quinzième chez la brebis (3), et au même chez la lapine (4). »

Cette doctrine est donc absolument la même que celle qui avait été émise d'abord par Baer, puis par Burdach, par Seiler, et par moi (5), quoique Coste ne parle d'aucun de nous, et donne ce qu'il pose comme autant d'idées originales et nouvelles. L'honneur en revient d'autant plus à Baer qu'en observant les œufs dans la membrane blastodermique, pour l'explication du développement, il avait au moins fourni, pour l'explication du développement de la membrane blastodermique, quelques données qui manquaient à Coste, lequel n'a fait aucune application de la destination des feuillets du blastoderme au mode de développement de l'œuf, et s'en est servi seulement pour établir, au sujet de la formation de l'intestin et de l'allantoïde, une théorie hypothétique dont nous parlerons ailleurs. Au reste, Coste n'a point vu de formation d'œufs par les membranes extérieures dans la matrice, pas plus chez la chienne et la lapine que chez la brebis, de sorte qu'il considère l'œuf comme le chorion futur.

R. Wagner a décrit et figuré un œuf de lapine trouvé dans la matrice au sixième jour, et un autre de chienne, âgé de quatorze jours. Sa description s'accorde parfaitement avec celle de Baer (6). Il dit l'œuf enveloppé intérieurement de l'ovule parsemée de granulations. Plus récemment encore (7), il a suivi Baer et Coste dans l'interprétation des par-

d'une des cornes de la matrice, dans deux desquels le jaune se composait encore d'une masse de globules très serrés les uns contre les autres, tandis que dans le troisième on apercevait, sur un point, une tache très claire, qu'entouraient des granulations vitellines disposées en cercle. Cet œuf avait 0,0090 ligne dans le diamètre de la zone, et 0,0013 dans la zone même. Chez une autre chienne, dix-neuf jours après le premier accouplement, et douze après le dernier, je trouvai dans les cornes de la matrice, neuf œufs, dont sept avaient encore leur jaune représentant une masse de globules obscurs, serrés les uns contre les autres; dans les deux autres, il restait encore une partie de ces globules, mais on apercevait aussi, à la face interne de la zone, plusieurs taches claires et brillantes, entourées de cercles de granulations vitellines obscures.

Les cercles étaient encore formés de nombreuses granulations vitellines, et après avoir ouvert l'œuf, j'apercevais des cellules extrêmement délicates, mais assez grandes, dans lesquelles ces granulations se trouvaient, et à la périphérie desquelles elles s'étaient rangées avec régularité. Toutefois, au bout d'un laps de temps fort court, les granulations perdaient cette disposition déterminée, et s'élevaient dans les cellules, où elles exécutaient des mouvements moléculaires. Ces œufs avaient jusqu'à 0,0100 ponce dans le diamètre de la zone : celle-ci avait 0,0010 à 0,0014 d'épaisseur.

Les œufs que j'ai décrits jusqu'ici sont visibles à l'œil nu dans la matrice, où ils paraissent comme de petits points blancs, à cause des granulations vitellines opaques, qui conservent encore plus ou moins de connexion les uns avec les autres. A partir du moment où nous sommes arrivés, ils commencent à devenir de plus en plus transparents, ce qui rend très difficile de les trouver, tandis que la chose avait été assez facile jusqu'alors, vu surtout l'accroissement de vo-

(1) *Ibid.*, p. 460.

(2) *Ibid.*, p. 402.

(3) *Ibid.*, p. 427.

(4) *Ibid.*, p. 459.

(5) *Beiträge zur Lehre von den Eihüllen*, Bonn, 1833, p. 59.

(6) *Abhandlungen der Muench. Acad. der Wissenschaften*, 1737, p. 613.

(7) *Physiologie*, t. I, p. 97.

